exceptionnelle richesse, pleine d'indications et de suggestions pour de futures recherches ; un résumé ne peut en donner qu'une idée approximative.

— M. Ruch s'interrogeant sur la valeur du rapprochement du *Carpe diem* d'Horace avec un thème égyptien de même nature, M. Leclant pense que les grands courants de la pensée humaine sont toujours synchrones.

— M. G. Picard précise qu'il y eut à Rome un véritable parti politique égyptien, partisan sous l'empire de la monarchie absolue. C'est à son influence que serait due notamment l'évolution du règne de Trajan vers l'autoritarisme (G. Picard, *Les trophées romains*, 1957, p. 408-409 ; sur les influences égyptiennes, cf. également p. 173-174, 241-243, 329-330, 336-337, 342-345, 460-461, 511)[1].

Le groupe se rendit ensuite à l'hôtel de ville de Molsheim, où le maire, M. le député Meck, souhaita aux membres la bienvenue et leur offrit un vin d'honneur. Après le repas pris en commun au réfectoire du collège, le docteur Gerlinger fit revivre le riche passé de Molsheim au cours d'une promenade historique à travers la ville.

III.

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1958.

Président : Mlle Fugier.

Membres et invités présents. — M. Simon, doyen de la Faculté des lettres, MM. Bureth, Dagens, Mlle Fugier, MM. Fuchs, Hentz, Leclant, Mandouze, Maurer, Ruch, R. Schilling, Will, ainsi qu'une quinzaine d'étudiants et d'étudiantes.

Informations. — Mlle Fugier assumera la présidence du Groupe strasbourgeois en 1958-1959, M. R. Schilling gardant les fonctions d'administrateur.

Le Groupe des Études latines et le Centre d'Histoire des Religions tiennent en commun cette séance, à laquelle ils ont invité M. Pöschl, professeur à l'Université de Heidelberg, qui présentera la communication inscrite à l'ordre du jour.

1. En vue d'une éventuelle mise au point sur l'état actuel des questions relatives à la diffusion des Isiaques dans le monde romain, à la place du culte et des influences égyptiennes dans la civilisation romaine, M. J. Leclant serait reconnaissant de recevoir les tirages à part d'études d'accès difficile consacrées par des collègues à ces divers sujets. (Adresse : J. Leclant, Institut d'Égyptologie, Palais de l'Université, Strasbourg.)

M. R. Schilling remercie M. Pöschl d'avoir bien voulu accepter de venir à Strasbourg. Il remercie également M. Mandouze qui, lors d'une conférence faite à Heidelberg, a invité M. Pöschl, ainsi que M. le doyen Simon, qui a rendu possible cette invitation.

Évoquant l'activité des membres pendant les grandes vacances, M. R. Schilling donne un bref compte rendu du Congrès international d'archéologie qui s'est tenu à Rome et à Naples l'été dernier et auquel il a assisté. Il annonce pour le 24 mai à Colmar une réunion commune du Groupe romand et du Groupe strasbourgeois des Études latines, à laquelle participeront également des latinistes d'outre-Rhin.

M. Mandouze rend compte du Congrès de philosophie médiévale de Louvain, auquel il a pris part.

Communication à l'ordre du jour.

M. Pöschl traite de *Mythologie et poésie dans les « Métamorphoses » d'Ovide*. A propos de la liste des arbres qui s'assemblent autour d'Orphée chantant sa plainte (*Métamorphoses*, X), il montre d'abord que les mythes ne sont pas seulement chez Ovide des allusions savantes, comme le fait croire la critique traditionnelle, mais une forme d'expression poétique de haute valeur. La liste commence par le chêne, l'arbre de Chaon, et s'achève par le cyprès, l'arbre de Cyparissos, deux figures de la mythologie qui se ressemblent et, comme celle d'Orphée, symbolisent la peine qu'on s'est à soi-même infligée. Ce qui confère à la composition une harmonie aussi profonde que mystérieuse. Puis Ovide évoque le bois sacré des Héliades (filles du Soleil, changées en peupliers, qui pleurent la mort de leur frère Phaéton) et le laurier vierge (*innuba laurus*), qui rappelle également la douleur du chanteur abandonné. Viennent ensuite des arbres plus modestes, le buis, le « doux tamaris », le myrte, la viorne, le lierre et la vigne, qui appartiennent plutôt au monde bucolique et nous font descendre du domaine héroïque dans le domaine idyllique.

Même harmonie dans la manière dont les récits mythologiques sont reliés les uns aux autres. Par exemple, les histoires d'amour que se content les trois filles de Minyas (*Mét.*, IV) : la première, celle de Pyrame et Thisbé, sombre et d'une beauté tragique ; la seconde, celle des amantes du Soleil, Leucothoé et Clytie, est à la fois triste et lumineuse ; la troisième, celle de la nymphe Salmacis, est toute de bonheur et de lumière.

Cette composition n'a pas le puissant souffle virgilien, la spontanéité du poète inspiré, mais elle se situe dans le prolongement de l'art de Virgile : épisodes harmonieusement reliés, qui forment une unité non pas organique, mais musicale en quelque sorte.

M. Pöschl étudie ensuite comment Ovide a utilisé la mythologie. Dès avant Virgile, le mythe sert au poète latin à exprimer son expérience personnelle et celle de son temps. Ovide lui donne même un contenu tellement humain que les *Métamorphoses* tiennent autant du roman que de l'épopée ; les détails du mythe sont laissés au gré de l'invention du poète, qui les agence selon les nécessités de son récit. Le mythe est pour lui une forme d'expression, un langage.

Ovide est d'ailleurs celui qui s'est aventuré le plus loin dans ce domaine, car la métamorphose est en quelque sorte le cas-limite du surnaturel, celui qui offre les possibilités les plus riches. H. Fränkel, dans son livre *Ovid, a poet between two worlds*, s'est demandé pourquoi Ovide a précisément choisi la métamorphose comme thème poétique et pense que c'est parce qu'il pouvait en tirer « une meilleure logique » (a better logic) que de la réalité brute. En fait, Ovide pousse souvent l'art jusqu'à l'outré et au fantastique (cf. la vengeance de Polyphème, IV, 94 ; description des enfers, IV, 473 ; Philomèle et Procné ; mort d'Orphée). Parfois il se situe à la limite de l'horreur et du rire, et fait penser aux maniéristes, un Gongora ou un J. B. Marino par exemple, qui ont subi son influence.

D'autre part, Ovide fait parfois penser à Callimaque. Comme lui, il « représente les événements héroïques au ralenti » (Howald, *Callimaque*, p. 73) ; mais le détail, qui, chez Callimaque (cf. Hymne à Artémis), s'inscrit dans un aimable décousu, entre chez Ovide dans une composition solide, qui vaut surtout par l'art des gradations, des perspectives, des réfractions. Quelques exemples font apparaître comment le symbole concret couronne l'analyse rationnelle des sentiments : le pouvoir destructeur de l'amour incestueux de Byblis est symbolisé par la chimère, la fatalité d'un amour extraordinaire par le dard magique avec lequel Céphale tue par mégarde Procris, qui lui en avait fait cadeau.

Enfin, passant de la forme au fond, M. Pöschl s'attache à montrer, en s'appuyant sur l'histoire de Céphale et Procris et celle de la magicienne Circé et de Picus, combien la couleur psychologique des *Métamorphoses* est humaine. A la différence de son modèle Nicandre de Colophon, qui ne fait que relier entre elles des situations scabreuses, Ovide rend le récit psychologiquement cohérent en le faisant découler tout entier de l'amour extraordinaire qui unit Céphale et Procris. Par là, l'élégiaque et l'épique se mêlent de la façon la plus intime, et il n'y a pas lieu de distinguer, comme le fait R. Heinze, entre le style épique des *Métamorphoses* et le style élégiaque des *Fastes*. Même vérité psychologique dans le cas de la magicienne Circé, qui ne fait le mal que parce qu'elle n'arrive pas à être comblée par l'amour.

Dans de telles scènes et dans de telles formes, conclut M. Pöschl, les

Métamorphoses d'Ovide se présentent comme une authentique création poétique et comme la révélation d'une vérité humaine.

— Mlle Fugier remercie le conférencier de son exposé plein d'aperçus nouveaux. Rappelant le livre qu'il a écrit sur l'art poétique de Virgile (*Die Dichtkunst Vergils*), elle estime que M. Pöschl illustre bien la méthode moderne de l'explication de texte par le souci de ne jamais perdre de vue le sens de la composition d'une œuvre.

Dans la discussion qui suit, un dialogue s'engage entre le conférencier et M. R. Schilling, qui voit en Ovide surtout un observateur très précieux du détail (notamment du détail rituel dans les *Fastes*). Il pense que le poète a souvent emprunté à ses sources le contenu humain des *Métamorphoses* ; peut-être doit-il aux épreuves de l'exil, ici et là, une maturité d'accent plus personnel. Ce qui pose un problème de date : Ovide a-t-il retouché les *Métamorphoses* pendant son exil? M. Pöschl ne croit pas à ce que la science allemande appelle les « Doppelfassungen ». Mais les deux interlocuteurs sont d'accord pour reconnaître à la fois l'originalité et les limites du génie poétique d'Ovide.

— Revenant sur ce que M. Pöschl a dit sur le maniérisme, Mlle Fugier se demande si le baroque est une structure de l'esprit ou un phénomène artistique lié à une époque. L'auditoire montre par ses réactions qu'il partage les idées de M. d'Ors sur le baroque « style permanent ».

— Au sujet de la religiosité d'Ovide, M. Mandouze signale qu'il est un des rares auteurs latins dont le paganisme ait été pris au sérieux par les chrétiens, et M. R. Schilling fait observer qu'il montre de la sympathie à la fois pour les mysticismes orientaux et pour la religion romaine traditionnelle.

— Mlle Fugier conclut le débat en se félicitant de l'intérêt que la conférence de M. Pöschl a suscité dans l'auditoire et en souhaitant que de pareils échanges se répètent dans l'avenir.